



L E T T R E L X V I I .  
N É M É E A A L C I B I A D E .

**C**ALLICRATE vient de s'acquitter de la commission dont vous l'aviez chargé auprès de moi ; & j'ai peine encore à concevoir , je l'avoue , que vous ayez pu lui en donner une si peu nécessaire. Je n'en vais pas moins partir d'après cela pour avoir avec vous l'explication que , par cette démarche , vous paroissez desirer ; & répondre à l'honneur que vous voulez bien me faire , en paroissant avoir sur mes sentimens quelque sorte d'inquiétude.

Il est vrai , ainsi que vous l'avez remarqué , que j'ai de l'humeur depuis quelque tems ; mais , comme vous le croyez , il ne l'est pas que vous en foyez la cause. C'est un vice de caractère auquel vous n'ignorez pas que je suis sujette , & qui doit nécessairement s'accroître tous les jours par l'habitude où je suis de m'y livrer par la trop grande complaisance que l'on a pour tous mes caprices , & la bassesse dont je vois s'y

asservir ceux-mêmes qui devoient y céder le moins. Ce ne sont donc point vos nouveaux projets qui me donnent cette humeur que vous me reprochez. Je ne connoissois pas cette beauté : sur le bruit des soins que vous lui rendez , j'ai voulu la voir ; elle m'a paru charmante. On m'a dit qu'elle joint aux graces de sa figure , de l'esprit , des principes & des mœurs. Plus elle rassemble de quoi plaire , & se faire estimer , plus elle me paroît à plaindre. Ses vertus & sa réputation qui rendent tout à la fois sa conquête plus difficile & plus brillante , ne feront que donner plus d'ardeur à vos poursuites , & ne lui en attacheront pas davantage , un homme qui semble n'avoir jamais plus de plaisir à quitter une femme , que quand elle auroit plus de quoi le fixer. Je plains donc trop Diotime pour vouloir envier son fort , & suis aujourd'hui trop accoutumée à vous voir changer , pour que votre légèreté fasse sur moi toute l'impression dont vous me paroissez vous flatter. Si j'en crois Callicrate , vous craignez que je ne m'en venge en l'imitant. Cette crainte seroit si délicate pour vous , que j'ai peine à concevoir que vous en foyez susceptible , mais , si je la suppose réelle , elle

doit me paroître bien ridicule. Que vous importe, en effet, l'usage que je pourrois vouloir faire de mon cœur ? Il ne demandoit pas mieux que de vous adorer : il a, vous le sçavez, volé au devant du vôtre ; & je crois vous l'avoir prouvé, lorsque, pour être à vous, j'ai privé Pharnabaze d'un bonheur, dont tout barbare qu'il est, son extrême tendresse pour moi le rendoit digne. Reine, pour ainsi dire, & par cette même tendresse, d'une partie de l'Asie, adorée, respectée, tant de lui que des peuples qu'il gouverne, j'ai tout sacrifié au desir de vous plaire. Fait à l'amour, ce sacrifice eût il été plus grand encore, étoit bien peu de chose ; mais, fait au simple caprice, il devenoit exorbitant ; & je puis vous répondre que si vous n'aviez fait sur moi qu'une impression aussi légère que, sans le croire pourtant, vous voulez paroître le penser, je n'aurois pas acheté si cher le plaisir passager de satisfaire une fantaisie. Comment, toutefois, en ai-je été payée ? Des desirs & de la galanterie ont été tout ce que vous avez cru me devoir, & même, tout ce que vous m'avez demandé, pendant que ce même cœur à qui, pour être ingrat, avec un peu moins de scrupule, vous ne vouliez at-

tribuer aucun sentiment, gémissoit de l'injustice cruelle qu'en exigeant si peu de lui, vous vous obstinieziez à lui faire. Vous ignorez, & combien, pour n'être à vous que comme vous vouliez que j'y fusse, il m'en a coûté, & toutes les larmes que m'a fait répandre ce ton léger & moqueur que vous avez toujours cru devoir prendre avec moi. Que m'importoit que devant les autres vous vous fîssiez honneur de ma conquête, lorsque vis-à-vis de moi, vous agissiez comme si elle vous eût dégradé. Vous parliez à tout le monde de l'excès de ma passion pour vous ; mais vous ne m'avez jamais donné la consolation d'en paroître persuadé ; & , peut-être en effet, ne m'avez-vous jamais assez estimée pour croire que je vous aimasse. Je fus d'abord, je ne vous le cache pas, horriblement peignée du peu de justice que vous rendiez à ma façon de penser ; peut-être même, accoutumée comme je l'étois, à tout ce qui peut le plus flatter la vanité, ne mortifiâtes-vous pas moins la mienne, que vous ne blessiez mon amour ; mais plus tendre que je n'étois vaine, je préfèrai sans balancer, le supplice de vous voir si peu digne de mes sentimens, au malheur de ne vous plus être attachée. Ce sacrifi-

ce me parut l'emporter considérablement sur le sacrifice que je vous avois fait ; mais comme vous n'aviez pas senti le premier, il étoit tout simple que vous n'apperçussiez seulement pas le second ; & qu'en me faisant la plus sanglante des injures, vous crussiez que je la méritois, par la raison seule que je ne m'en plaignois pas. Il me seroit impossible de vous dire avec quelle vivacité j'ai désiré d'être aimée de vous, comme je vous aimois moi-même. Je ne crains pas même, tout extravagant que va sans doute vous paroître mon orgueil, de vous avouer que lorsque je vous vis quitter Aspasia, & en apparence pour moi, je crus vous avoir véritablement touché ; & que je pris pour la plus forte preuve que vous pussiez m'en donner, ce qui dans le fond n'en étoit qu'une de votre légèreté naturelle, & un effet du dessein que vous avez formé de séduire toutes les femmes, & de n'en aimer aucune. Comme l'on ne doit pas à la vanité les mêmes égards qu'à l'amour ; & que, par la confiance que je vais vous faire, je suis sûre de ne blesser que la vôtre, je ne crains pas d'ajouter que si la violence de la passion que vous m'aviez inspirée, a d'abord été la cause de l'in-

dulgence que j'ai eue pour vous, il y a long-tems que vous ne la devez plus qu'à son affoiblissement. Je vous aimois trop pour qu'il me fût possible de vous quitter ; je ne vous aime plus assez pour qu'une rupture avec vous me soit nécessaire. Vous n'avez jamais voulu jouer avec moi que de la gloire de disposer à votre gré, d'une femme qui, soit qu'elle le mérite, ou non, passe pour une des plus aimables de la Grece ; & moi, revenue du fol espoir de vous rendre véritablement amoureux, je sçais, à mon tour, me borner au plaisir d'être assez souvent l'objet des desirs de l'homme du monde le plus célèbre par ses agrémens, & le plus digne de l'être. Ce sentiment de ma part devoit vous suffire ; puisque, de tous ceux que vous pourriez inspirer, il est le seul dont vous puissiez faire usage ; & je suis bien sûre aussi que si vous m'en desiréz un autre, ce n'est qu'à cette insatiable vanité qui détermine & règle seule toutes vos actions, que j'en suis redevable. Je n'ignore pas, au reste, qu'en mourant de douleur de toutes les injustices que vous me faites, & m'en plaignant à tout le monde, je serois pour cette même vanité, beaucoup.

plus, sans comparaison, que je n'ai fait en ne voulant vivre que pour vous ; mais, soit que l'état de mon cœur ne me rende point nécessaires tous ces éclats, ou que mon amour-propre ne me permette point d'avoir pour le vôtre tant de complaisance, je ne trouve pas à propos de me donner un si grand ridicule. En cas que vous puissiez me pardonner de prendre les choses avec une légèreté si insultante pour vous, & que l'aimable & infortunée Diotime ne vous occupe pas ce soir, vous viendrez souper avec moi ; mais si ma philosophie vous donne de l'humeur, & que, soit avec Diotime, soit avec quelqu'autre, vous ayez des arrangemens qui ne vous permettent point d'accepter ce que je vous propose, vous m'obligerez de me le faire sçavoir. Mégacles m'a priée à souper : je lui ai promis de lui faire dire à quoi sur cela je me déterminerois, & j'attends votre réponse pour décider la mienne. Je ne vous presse pas, au reste, de considérer que c'est Mégacles qui veut me donner une fête ; qu'il est passionnément amoureux de moi ; ou, ce qui pourroit lui être encore plus utile, que je ne doute pas plus qu'il ne

le soit, que je ne doute pas de votre indifférence ; que je suis vaine ; que, peut-être, je suis piquée ; & qu'il pourroit me trouver plus reconnoissante qu'à la rigueur vous ne le voudriez. Vous proposer toutes ces réflexions auroit l'air d'une menace ou d'une nécessité de vous voir ; & je ne suis pas assez contente de vous pour vous laisser penser un instant que je puisse vous donner la préférence sur Mégacles.

## L E T T R E L X V I I I.

A L C I B I A D E A T H R A Z Y L L E

**V**OUS avez raison : garder Hégélate, au moins quelques jours de plus, étoit un égard que je devois à Axiochus ; & je sens bien aujourd'hui, qu'en quittant avec tant de promptitude une femme de qui il étoit si passionnément amoureux, je jette sur la tendresse qu'il avoit pour elle une sorte de ridicule. Je ne suis donc pas surpris qu'il soit presqu'aussi piqué de ce qu'elle m'a intéressé si peu de tems, qu'il l'a été de

la peine que j'ai prise de la lui rendre infidelle; mais je me flatte que quand il sçaura dans quelles circonstances je me suis trouvé, il voudra bien me pardonner d'avoir sacrifié les intérêts de sa vanité aux besoins de ma fantaisie. De trois femmes que j'avois, Hégéside, malheureusement, étoit la première: je me suis, je ne sçais comment, mis dans la cruelle nécessité d'en prendre une quatrième: soit que je n'aie pas dans l'esprit assez de ressources pour pouvoir tromper plus de trois femmes à la fois, ou qu'il soit moralement impossible d'aller plus loin, il a donc fallu que je quittasse malgré moi, une des beautés que j'adorois; & sans compter son ancienneté, Hégéside étoit des trois celle que j'adorois le moins. Vous voyez, sans que je sois obligé de vous le dire, ce que j'ai dû faire. Quant à l'air de légèreté, & même d'insulte qu'elle m'accuse d'avoir mis pour elle dans toute cette affaire, je puis vous protester que c'est de sa part une pure calomnie; & qu'on ne sçauroit, au contraire, annoncer avec plus de décence à quelqu'un que l'on ne l'aime plus; mais, qu'un aveu de cette sorte ne mortifie que l'amour-propre, ou qu'il blesse le

cœur, quelques ménagemens que l'on s'impose en le faisant, celui des deux qui le reçoit sent toujours moins les égards dont il est accompagné, que l'inconstance qu'il éprouve. Je l'ai quittée, il est vrai; mais à quel titre auroit-elle exigé que je l'eusse traitée mieux que je n'ai fait toutes celles qui l'ont précédée, & que je ne traiterai vraisemblablement toutes celles qui la suivront? Elle est aimable, j'en conviens: le fût-elle toutefois autant qu'elle croit l'être (& en ce cas elle le seroit sûrement plus qu'elle ne l'est) seroit-ce pour moi une raison de ne pas changer? Je lui ai payé le tribut que je crois devoir à toute femme de qui la conquête peut me faire quelque honneur; & peut-être me doit-elle encore plus de reconnoissance de l'avoir mise dans cette classe, que de reproches de ne lui avoir été attaché que si peu de tems. Pourquoi aussi m'a-t-elle pris? L'exemple seul d'Aspasie ne devoit-il pas suffire pour la préserver du malheur qu'elle esfuie aujourd'hui; & devoit-elle se flatter d'être plus heureuse que ne l'a été une femme si digne d'être éternellement aimée? *L'excès de son amour l'a aveuglée*, dit-elle: si elle disoit que c'est

l'excès de son amour-propre, ne parleroit-elle pas beaucoup plus juste? Mais comme elle ne pourroit convenir de l'un sans se donner un ridicule, & que l'autre lui paroît me charger d'un tort de plus, je trouve tout simple que ce soit sur la violence de sa passion pour moi qu'elle rejette sa foiblesse, pourvu qu'elle me permette aussi de ne pas me méprendre comme elle sur sa cause. Le sang-froid que je conserve toujours auprès des femmes, même auprès de celles qui prennent le plus sur moi, ne me permet pas, autant qu'elles le voudroient, de me tromper sur ce qui les détermine. Comme j'ai même autant d'intérêt à les connoître, qu'elles peuvent en avoir que je les ignore, il n'y en a point que je ne puisse définir beaucoup mieux qu'elles-mêmes ne se définiroient, voulussent-elles y mettre une bonne foi que, sans leur faire une bien grande injustice, on pourroit ne leur pas toujours supposer. C'est donc, autant d'après ces lumieres générales, que d'après l'examen que j'ai fait en particulier du cœur d'Hégéside, que je puis vous protester que, quoi qu'elle en dise, elle n'avoit pas, quand elle consentit à me rendre heureux, plus

d'amour pour moi, que moi-même je n'en sentoie pour elle. Encore avois-je, pour la presser de se rendre, un motif de plus qu'elle n'en avoit pour succomber, le desir dont, pour être moins honnêtes à subir que les loix du sentiment, les loix n'en sont pas moins impérieuses. Elle prétendra, sans doute, que j'en devois davantage croire à ce qu'il lui plaît de dire sur cela; mais elle mit dans cette même défaite, pour laquelle elle exige de ma part tant de reconnoissance, un arrangement, une méthode, un art que je ne sçaurois croire compatibles avec la passion, toujours moins compassée dans sa marche. A l'égard des sermens de l'aimer éternellement, qu'elle dit que je lui ai faits, & qu'elle me reproche si amèrement d'avoir violés, il se peut, que plus par habitude que par besoin, il m'en soit échappé quelques-uns; mais elle devoit sçavoir que des sermens de ce genre, eussions-nous même pris à témoin tous les dieux, ne sont jamais pour nous qu'un jargon d'usage & de convention auquel une femme sensée ne croit point pendant que nous le lui parlons, & dont elle ne se souvient pas plus que nous-mêmes, lorsque le mouvement qui nous

le disoit n'existe plus. J'ose dire encore sur cela, qu'elle ne devoit pas ignorer que, dans la bouche d'Alcibiade, ces sermens ont nécessairement moins de valeur que dans la bouche de qui que ce puisse être, & qu'ils n'y peuvent être regardés que comme de simples formules de politesse. Si elle vouloit bien, au reste, se rappeler que le jour même qu'elle avoit juré à Axiochus de l'aimer *jusques au tombeau*, j'eus le bonheur de triompher d'elle, il se pourroit qu'ayant elle-même si prodigieusement abrégé le terme qu'elle mettoit à son ardeur, elle me pardonât d'avoir éteint une flamme que je ne promettois pas, à beaucoup près, si longue. Qu'elle ne comprenne plus, avec la même facilité qu'il y a quelques jours, & qu'on ne puisse me voir sans un mouvement très-préjudiciable aux engagements qu'on peut avoir pris, & qu'on se fasse tant d'honneur de l'avantage de me plaire, je suis trop accoutumé à voir les femmes me juger moins d'après ce que je suis, que d'après les différentes situations où je mets leur ame, pour être bien surpris qu'Hégéside me prise actuellement un peu moins qu'elle ne faisoit, & que je ne veux peut-être.

D'ailleurs, par les facilités que j'y apporte, l'honneur de m'acquérir étant assez peu de chose, & par la raison contraire, la gloire de me fixer, très-grande, je trouve tout simple que la dernière lui manquant, elle fasse de l'autre fort peu de cas. A vous parler avec toute la franchise que vous êtes en droit d'attendre de moi, je ne lui vois d'autres ressources que de me haïr; & je la félicité en conséquence de s'y trouver si bien disposée. Elle se plaint de ce que je n'ai pas répondu à ses dernières lettres; le procédé est léger, je l'avoue; mais je ne sçaurois convenir qu'il soit aussi mauvais qu'il le lui semble. Je comptois n'avoir qu'une fois à lui écrire que je ne l'aime plus: en me priant de vouloir bien changer d'avis sur cela, elle m'a forcé de lui répéter: m'écrivit-elle cent fois, je n'aurois jamais que cela à lui répondre: me taire est donc un égard de plus que j'ai pour elle. Qu'elle attendît une autre récompense de m'avoir sacrifié un amant aimable, & de qui elle étoit adorée, cela est assez probable; mais si elle eût calculé plus juste, ce n'auroit pas été sur le prix qu'elle exige de son manque de foi, mais sur le prix qu'elle en reçoit, qu'elle auroit

compté. Tout ce qui me fâche dans cette aventure, c'est d'avoir causé à Axiochus un si grand chagrin pour qu'il m'en soit revenu si peu de plaisir. A l'amour très-tendre & très-sincere qu'elle lui avoit inspiré, je n'avois pas douté qu'elle ne fût digne de m'occuper plus long-tems; mais voilà, je vous le jure, la dernière fois qu'il m'arrivera de juger du mérite d'une femme par les sentimens qu'il aura pris pour elle. L'état d'Hégésiede me paroît, au reste, exciter en vous tant de pitié, qu'à une bonté de cœur qui vous est si peu ordinaire, j'aurois quelque envie de croire, non que vous en êtes amoureux, mais que vous ne seriez pas fâché d'avoir à votre tour à la quitter. Elle a l'esprit sec, le cœur froid, peu de cette sensibilité qui en remplace si bien les mouvemens; mais ce n'est pas, d'ailleurs, une conquête à dédaigner. Je vous exhorte à la tenter; & je suis fort trompé si la tenter & la faire ne sont point pour vous une même chose, sur tout si vous sçavez distinguer la douleur de vanité, de la douleur du cœur. Comme l'on ne sçauroit trop ménager la première, on ne peut, quoi qu'en paroissant la respecter beaucoup, trop brusquer l'autre. Celle-ci est tou-

jours accompagnée du dépit; le dépit conduit infailliblement au desir de la vengeance; & la seule, ou la plus douce pour elle, qu'une femme puisse imaginer contre un ingrat qui la quitte lorsque ce n'est que son amour-propre qui le pleure, est d'en prendre un autre. Vous avez de l'usage du monde; vous y joignez le bonheur de n'être pas amoureux; & pour réussir à ce que je vous propose, il ne vous faudroit que la moitié de ces avantages. N'oubliez pas, sur-tout, pour servir à la fois le ressentiment & la vanité d'Hégésiede, de lui dire beaucoup de mal de moi, & encore plus de bien d'elle. Je desire d'autant plus vivement, je l'avoue, de la voir promptement s'engager, que j'ai tout sujet de craindre qu'Axiochus ne soit tenté de la reprendre, & que je voudrois, s'il se pouvoit, lui en sauver le ridicule. J'ai retrouvé quelques lettres d'elle, que je vous renvoie: vous voudrez bien les lui remettre, ainsi que les premières. A l'égard de son portrait, je ne pourrois à présent le lui rendre, sans déparer ma collection; & c'est ce que je ne veux pas faire. Quand Aglaophon l'aura copié, je pourrai lui renvoyer l'original, mais jusques-là, elle ne seroit pas pour



le tirer de mes mains, de moins inutiles efforts, que pour me rapprocher d'elle.



## L E T T R E L X I X.

## D I O T I M E A A L C I B I A D E.

**A**PEINE, mon cher Alcibiade, ai-je, dans toute la nuit, fermé les yeux une seule minute; mais, quelque mal que me fasse d'ailleurs une insomnie si continue, la réflexion que, tout ce que j'ôte au sommeil, est autant de retrouvé pour l'amour, ne peut me permettre de m'en plaindre. Je n'en sçais, pourtant, pas moins que je vous aime trop: ce n'est même pas sans autant de crainte que de douleur, que je me vois dans l'état où vous m'avez mise; & quand je songe à tout ce que ma tendresse pour vous peut un jour me procurer de tourmens... Mais pourquoi, est-ce, pour ainsi dire, l'instant même où je viens de vous entendre me jurer que vous m'aimerez toujours, que je choisis pour craindre qu'un jour vous ne cessiez de m'aimer? Que je suis malheureuse! en proie pour

le présent, à toutes les alarmes imaginables, j'y suis encore à tout ce qu'il est possible d'en puiser dans l'avenir. Je ne sçais quel sentiment intérieur dont tout ce que je lui puis opposer, ne sçauroit triompher, me crie sans cesse que je vous perdrai; & cette idée, toute affreuse qu'elle est, a tant d'empire sur mon ame, que tous vos sermens, & même le desir que j'ai de les croire, quelque ardent qu'il soit, ne peuvent un moment l'affoiblir. Je ne sçais si vous trouverez aussi juste qu'il me le paroît, que j'emploie à vous écrire que je vous aime, tous les momens où je suis privée de la douceur de vous le dire. Si je ne me trompe, la violence de mon amour vous étonne; mais, à quelque point que la justice que je vous force à lui rendre, ait de quoi me plaire, il me semble que ce sentiment n'est pas le sentiment que je vous desirerois. J'ai tort, sans doute; mais en pareil cas, l'étonnement, je l'avoue, ne me paroît qu'un aveu tacite de l'impossibilité où l'on est de partager ce qu'on inspire... Ah! plaise à l'amour, que vous ne me soyez pas plus cher que vous ne le voudriez! Vous allez, peut-être, vous fâcher du souhait que je forme; mais com-

ment puis-je sur ce point vous contenter, si, lorsque je renferme mes craintes, vous paroissez vous-même craindre que je ne vous aime qu'avec tiédeur; & si, quand je vous en entretiens, vous m'accusez d'être injuste? Moi! vous aimer foiblement! vous ne le croyez pas! Mais s'il étoit, en effet, possible que cette crainte vous occupât, combien, si à la seule idée de votre inconstance, vous me voyiez noyée dans mes larmes, ne vous le reprochiez-vous pas? --Lorsque j'ai commencé cette lettre, j'en espérois une de vous; mais l'heure en est passée; & je vais le reste du jour, languir dans l'inquiétude la plus horrible. -- Hélas! vous souviendrez-vous, du moins, que j'existe? Mon idée se présentera-t-elle à vous quelquefois? Trouverez-vous, enfin, quelque douceur à vous en occuper? Que je vous aime! combien, depuis que je ne vous ai vu, vous ai-je juré de fois que je vous adorerois toujours! Mais le soin que je prends de vous dire à quel point vous m'êtes cher, s'il ne vous est pas à charge, ne vous est-il pas bien indifférent? Puis-je me flatter que vous lisiez sans ennui tout ce que mon cœur me dicte pour vous? Hélas! ce n'est jamais que  
lui

lui qui vous parle; mais, ne regrettez-vous pas quelquefois que ce ne soit jamais que lui que je charge de vous entretenir!... Non, c'étoit en vain que j'attendois une lettre de vous. Concevez-vous, du moins, avec quelle vivacité j'en desirois; & tout ce qu'un seul mot de votre main auroit fait pour mon bonheur! Que vous seriez cruel, si, ayant eu la possibilité de m'écrire, vous ne l'aviez pas fait! Si vous pouviez savoir ce qu'est pour moi une lettre de vous! Avec quel transport je la lis! combien tout m'en est précieux!... Sera-ce demain que je serai dédommée de tout ce que je perds aujourd'hui? Que d'heures, jusques au moment qui m'apportera le bonheur dont aujourd'hui je me suis vainement flattée, ou me rendra votre présence, ne reste-t-il pas encore à s'écouler! Ah! ne les comptez point comme moi ces heures cruelles! vous seriez trop à plaindre; mais pourtant, rappelez-vous quelquefois, & que je vous adore, & que l'excès de ma tendresse pour vous me rend bien digne de n'en être pas tout-à-fait oubliée.

